

**PETITE
BIBLIO
PAYOT**
ESSAIS

SRDJA POPOVIC
**COMMENT FAIRE
TOMBER UN DICTATEUR**
QUAND ON EST SEUL, TOUT PETIT, ET SANS ARMES



« C'est entre vos mains. » (Peter Gabriel)

Voici le livre des révolutions possibles. Il s'appuie sur une expérience acquise dans près de cinquante pays aussi bien que sur les enseignements de Gandhi et du stratège Gene Sharp. Il prend la voix exceptionnelle de Srdja Popovic, apôtre de la lutte non violente, qui fit tomber Milosevic, fut de toutes les « révolutions fleuries » (Géorgie, Liban, Ukraine, etc.), et a été considéré comme « l'architecte secret » du printemps arabe. Popovic nous fait entrer dans les coulisses des événements historiques du **xxi^e** siècle. Il raconte ce qui marche et comment ça marche. Il explique aussi pourquoi cela échoue parfois, comme en Ukraine ou en Chine. Son livre réconcilie avec l'action politique et montre combien il est crucial, non seulement d'aller au bout des choses, mais aussi d'avoir une vision claire de ce qu'on fera de la liberté.

Srdja Popovic, fondateur du mouvement Otpor!, dirige le Centre for Applied Non Violent Action and Strategies (Canvas) et enseigne depuis 2013 l'activisme politique non violent à la New York University.

Srdja Popovic

Avec Matthew Miller

**Comment faire tomber
un dictateur
quand on est seul,
tout petit, et sans armes**

*Traduit de l'anglais par
Françoise Bouillot*

**PETITE
BIBLIO
PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux ;
illustration : © Banski

TITRE ORIGINAL :

Blueprint for Revolution

(This translation published by arrangement
with Spiegel & Grau
an imprint of Random House,
a division of Random House LLC.)

© Matthew Miller et Srdja Popovic, 2015

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2015

pour la traduction française
et 2017 pour la présente édition

ISBN : 978-2-228-91389-8

Ce livre est dédié à mes amis, qui m'ont soutenu et m'ont fait confiance dans ma folle mission aux côtés des agitateurs du monde entier ; et à mon fils, Moma, pour qui j'espère égoïstement que nous pourrons vivre dans un monde meilleur.

AVANT-PROPOS

Ce livre parle de révolutions.

Pas de révolutions violentes : elles finissent en général trempées du sang des innocents. Et pas non plus de révolutions prônées par un petit groupe de fanatiques : si vous voulez savoir comment celles-là se terminent, installez-vous confortablement avec une bonne biographie de Lénine. Non, ce livre parle des mouvements qui se propagent aujourd'hui un peu partout dans le monde, de la place Tahrir au Caire jusqu'à New York avec le mouvement Occupy Wall Street. C'est un livre sur les révolutions lancées par des gens ordinaires, convaincus que s'ils se rassemblent pour réfléchir de façon créative, ils seront capables de renverser les dictateurs et de corriger les injustices.

J'ai eu la chance d'être l'un de ces révolutionnaires ordinaires, et j'ai accompli un improbable périple personnel qui m'a mené du statut de guitariste/bassiste belgradois hypercool et sans

conscience politique à celui de leader d'Otpor!, le mouvement non violent qui a renversé le dictateur serbe Slobodan Milosevic. Après un bref passage au Parlement serbe, je travaille désormais comme consultant pour tous les mouvements, petits ou grands, qui, partout dans le monde, souhaitent appliquer les principes de l'action non violente pour s'opposer à l'oppression et apporter à leur peuple la liberté, la démocratie et le bonheur. Mais pas de panique : ce n'est pas un livre sur moi. C'est un livre sur tout ce que j'ai appris en travaillant avec des activistes d'Égypte ou d'Ukraine, sur les grandes idées et les petites tactiques qui font toute la force de ce que j'aime appeler « le pouvoir du peuple ». N'étant pas un grand intellectuel, j'ai choisi de partager mon expérience non pas sous la forme d'un exposé sèchement factuel, ni en vous assommant de théories complexes, mais en racontant simplement l'histoire d'individus et de mouvements remarquables, des défis qu'ils ont dû affronter et des leçons qu'ils ont apprises.

Ce livre s'organise autour de deux axes. L'un présente une série d'exemples illustrant ce que peut être l'activisme non violent dans le monde actuel, ainsi que les caractéristiques clés des mouvements pour le changement social qui ont eu une issue heureuse. L'autre étudie plusieurs cas pratiques du bon usage de ces techniques non violentes. J'espère que ces histoires et ces exemples seront pour vous une source d'inspiration et qu'ils vous aideront dans vos propres

luttres à faire la différence. Du fait de la nature de ces histoires — certaines des anecdotes racontées ici concernent des gens qui seraient encore en grand danger si le rôle qu'ils y ont joué était connu — j'ai veillé à changer des noms et des éléments identifiants. J'ai aussi pris la liberté de simplifier parfois des histoires complexes pour les réduire à l'essentiel, avec mes excuses aux experts et aux pédants.

Les idées et les histoires de ce livre ne doivent pas simplement être comprises, elles doivent aussi, et surtout, être *ressenties*. Comme un bon album de rock, elles doivent avoir pour effet de vous faire bondir sur vos pieds et de vous mettre en mouvement. Elles visent à vous convaincre que si les costards-cravates, les caïds et les brutes qui dirigent le monde vous paraissent invincibles, il suffit parfois, pour les renverser, d'un peu d'humour.



1

Ça ne peut pas se passer chez nous

Ma belle ville de Belgrade ne fait sans doute pas partie de la liste des dix endroits qu'il faut avoir visités dans sa vie. Certains de nos voisins peuvent être assez rudes, et nous-mêmes, les Serbes, avons la réputation d'être des fauteurs de troubles, au point d'avoir donné à une grande artère le nom de Gavrilo Princip, l'homme que l'on accuse d'avoir déclenché la Première Guerre mondiale, et attribué à une rue le nom de sa bande de révolutionnaires. Et puis, il y a le souvenir de notre ancien dictateur

Slobodan Milosevic, le maniaque qui a introduit le « nettoyage ethnique » dans le monde, lancé quatre guerres désastreuses contre ses voisins dans les années 1990, et provoqué une série de bombardements de l'OTAN qui ont ravagé Belgrade. Mais rien de tout cela n'avait l'air de troubler le groupe d'une quinzaine d'Égyptiens arrivés à Belgrade en juin 2009. Ils n'avaient pas fait tout ce chemin pour s'offrir un mois de vacances dans une station balnéaire : ils étaient venus préparer une révolution.

Vu leur agenda particulier, le premier endroit que je tins à leur montrer est le dernier que j'aurais recommandé à un visiteur ordinaire : la place de la République. Pour avoir une idée de l'aspect de cette partie sale et biscornue de la ville, prenez Times Square, réduisez-le de moitié, et supprimez tous ses néons et toute son énergie en ne lui laissant que ses embouteillages et sa crasse. Mais les Égyptiens s'en souciaient fort peu. Ils n'avaient qu'une idée en tête : renverser leur propre dictateur, Hosni Moubarak. À leurs yeux, la place de la République n'était pas un piège à touristes, mais le *ground zero* d'un mouvement non violent lancé par une bande de jeunes gens ordinaires, et ce mouvement était devenu une force politique massive qui avait réalisé l'impensable en renversant Milosevic. J'étais l'un des leaders de ce mouvement et mes amis égyptiens étaient venus me trouver dans l'espoir d'apprendre quelque chose de nous.

Je casai mon groupe dans un coin tranquille, à l'écart des cafés bruyants et de leurs serveurs éreintés, et j'entamai mon petit discours. Il y eut un temps, leur dis-je en désignant les boutiques de luxe — Armani, Burberry, Max Mara — qui parsèment la place, où l'inflation en Serbie était si terrible que le prix du kilo de pommes de terre bondit de quatre mille à dix-sept milliards de dinars en l'espace d'un an¹. Comme si cela ne suffisait pas, nous étions aussi en guerre avec la Croatie voisine. Et si vous vous risquiez à ouvrir la bouche pour critiquer les politiques désastreuses qui avaient conduit à l'effondrement de notre économie et à la perte de notre sécurité, vous étiez arrêté, tabassé, et parfois pire. En 1992, j'étais étudiant en première année de biologie. L'avenir, pour les jeunes comme moi, se présentait sous les auspices les plus sombres.

« Ouais, rigola l'un des Égyptiens, on connaît la chanson ! »

Les autres hochèrent la tête en signe d'acquiescement tandis que je poursuivais mon histoire. Face à la terreur imposée par Milosevic, leur dis-je, la réaction naturelle, du moins au début, fut l'apathie. Après tout, mes amis et moi n'étions pas du genre à imaginer lancer un jour un quelconque mouvement politique. Nous n'étions pas des apprentis politiciens. Nous étions de jeunes étudiants qui partageaient les

1. Adam LeBor, *Milosevic : A Biography*, Londres, Bloomsbury, 2002, p. 211.

passions de tous leurs congénères : se lever tard, picoler un maximum et draguer les filles. Si vous m'aviez demandé à l'époque ce qui aurait pu me faire descendre sur la place de la République, je n'aurais pas répondu : « Une manifestation. » J'aurais répondu : « Un concert de rock. »

De notre recoin de la place, je tentai d'expliquer pourquoi j'aimais Rimtutituki, un groupe dont le nom de scène signifie « Je te mets ma queue », en espérant que les trois ou quatre femmes du groupe qui portaient le hijab n'en seraient pas trop choquées. En 1992, Rimtutituki était le groupe le plus cool de Belgrade : une bande de joyeux drilles armés de guitares, dont les chansons étaient connues pour leurs paroles provocatrices. Quand ils annoncèrent un concert gratuit — un événement rare — mes potes et moi séchâmes les cours pour filer illico place de la République voir nos idoles en pleine action.

Ce qui se passa ensuite fut un choc. Au lieu de donner une autre de leurs performances si marrantes, les membres de Rimtutituki firent leur entrée sur la place juchés sur un pick-up, ayant plus l'air de généraux conquérants que de musiciens punks. Puis, tout en décrivant de grands cercles avec leur pick-up, ils livrèrent un pot-pourri de leurs chansons les plus connues, dont les paroles disaient notamment : « Si je tire mon arme, je n'aurai pas le temps de tirer mon coup », ou « Sous le casque, pas de cerveau ». Il n'y avait pas besoin d'être un génie pour comprendre ce qui se passait : la guerre faisait rage,

Belgrade était remplie de soldats et de tanks en route pour le front, et il y avait ces punks en train de se moquer de tout ce militarisme, de parler contre la guerre, de plaider pour une vie normale et heureuse. Et tout cela dans une dictature, où beugler ce genre de slogans en public pouvait vous attirer les pires ennuis.

Tandis que je courais derrière le pick-up en acclamant mes musiciens favoris, j'eus une série de révélations. Je compris que l'activisme n'a pas besoin d'être ennuyeux. En réalité, il peut être bien plus efficace sous la forme d'un concert punk que sous celle d'une manifestation traditionnelle. Je compris aussi qu'il est possible, même dans les conditions apparemment les moins favorables, de pousser les gens à s'impliquer. Et je compris que lorsque suffisamment de personnes sont prêtes à s'impliquer, le changement est imminent. Bien sûr, cela ne m'apparut pas dans toute sa clarté — du moins pas sur le moment. J'allais devoir réfléchir pendant plusieurs années aux sentiments que j'avais éprouvés ce jour-là place de la République avant de tirer du sens de mes intuitions et de les convertir en actions. Mais une fois que j'eus perçu la possibilité d'une action non violente susceptible de nous faire remporter la bataille, il me fut impossible de retourner à mon état d'apathie. Mes amis et moi avions désormais l'impression qu'il nous fallait faire quelque chose pour renverser Milosevic.

Et Milosevic, il faut lui reconnaître cela, travaillait dur à nous trouver des raisons d'être

furieux. En 1996, il refusa de reconnaître les résultats des élections législatives, qui auraient contraint nombre de ses sbires à céder leur siège au parlement à des membres de l'opposition ; et quand les activistes descendirent dans la rue pour manifester, ils furent accueillis à coups de matraque par la police. En 1998, Milosevic fit un pas de plus vers la dictature totale en annonçant que son gouvernement contrôlerait désormais intégralement les six universités de Serbie, tant au niveau des programmes que de l'administration. C'était plus que mes amis et moi n'étions disposés à supporter. Nous nous sommes alors réunis dans nos petits appartements enfumés de Belgrade et avons décidé de lancer un mouvement.

Nous l'avons appelé Otpor!, « Résistance », et nous lui avons trouvé un logo : un poing noir très cool, une variation de ce puissant symbole de changement social qui avait servi à tout le monde, des partisans ayant combattu les nazis dans la Yougoslavie occupée lors de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux Black Panthers des années 1960. Pour dessiner ce poing, nous avons repris une esquisse que mon meilleur ami, Duda Petrovic, avait griffonnée sur un bout de papier pour impressionner une des filles du mouvement. Il était tendance, et il était parfait.

Toutes ces histoires de logos peuvent vous paraître accessoires, dis-je aux Égyptiens, mais l'image de marque comptait beaucoup pour nous. De même qu'en voyant un design rouge

et blanc, les gens, partout dans le monde, identifient aussitôt la marque Coca-Cola, nous voulions donner aux Serbes une image visuelle qu'ils puissent associer à notre mouvement. En outre, à ce moment, nous comprenions fort bien que même si nous avions supplié à genoux nos amis et notre famille de nous soutenir dans cette entreprise, nous n'aurions guère réussi à convaincre qu'une petite trentaine de personnes de venir manifester à nos côtés. En revanche, nous pouvions réaliser trois cents pochoirs de ce poing fermé en une seule soirée. Un matin de novembre, donc, les habitants de Belgrade découvrirent à leur réveil la place de la République couverte d'impressions de notre poing. À l'époque, alors que tout le monde était terrorisé par Milosevic, cela donna aux gens le sentiment que quelque chose de grand et de bien organisé s'agitait sous la surface.

Et peu de temps après, c'était devenu une réalité.

En voyant le poing et le mot « résistance » placardé un peu partout, les jeunes voulurent naturellement en savoir plus sur ce truc nouveau et tellement hype. Ils voulurent en faire partie. Pour éliminer les poseurs, les barjots et, surtout, les informateurs potentiels, nous leur avons fait passer une sorte de test : afin de prouver leur sérieux, ils devaient aller réaliser eux-mêmes des pochoirs du poing dans des endroits déterminés. Bientôt, non seulement la ville fut couverte de notre symbole, mais nous avons aussi recruté

un petit groupe de gens résolus et disposés à croire qu'il était possible de changer le régime.

Il fallut ensuite prendre des décisions cruciales sur le type de mouvement que nous voulions être. La première résolution qui s'imposa à nous fut que nous serions un mouvement strictement non violent. Outre que nous croyions fermement aux révolutions pacifiques, vouloir user de la force contre un type qui avait à sa botte des dizaines de milliers de policiers, des centaines de milliers de soldats et Dieu sait combien d'hommes de main nous semblait en effet une très mauvaise idée. Nous ne pourrions jamais éjecter Milosevic par la force ; mais nous pourrions essayer de construire un mouvement si puissant et si populaire qu'il n'aurait d'autre choix que de s'y soumettre, d'accepter des élections libres, et donc d'être rapidement battu.

L'autre grande décision fut qu'Otpor! ne serait pas un mouvement centré sur des leaders charismatiques. C'était en partie une considération pratique : dès que nous aurions pris un peu d'ampleur, la police ne manquerait pas de nous tomber dessus, et un mouvement dépourvu de leaders aisément identifiables est toujours plus difficile à arrêter en une seule fois. Selon cette logique, s'ils arrêtaient l'un quelconque d'entre nous, il s'en trouverait quinze autres pour prendre sa place. Mais pour nous dissimuler en pleine lumière, nous devons nous montrer futés en déclenchant contre le régime une série de petites confrontations créatives. Nous voulions

Milosevic gardaient un œil sur les nouveaux dirigeants, et que toute tentative de ramener l'ancien système reviendrait à déchaîner le même pouvoir du peuple qui avait obtenu la tête de l'ancien régime. Les vieilles banderoles et les graffitis d'Otpor! furent remplacés par des affiches montrant des bulldozers — devenus les symboles de la révolution serbe — avec ce slogan : « Il y a vingt mille bulldozers en Serbie, et deux millions de personnes prêtes à les conduire », tandis que d'autres disaient : « Nous vous surveillons ! » Il s'agissait de rappeler au gouvernement fraîchement élu que la campagne d'Otpor! était loin d'être finie. En d'autres termes, notre travail ne s'arrêtait pas à la chute de Milosevic. Nous luttions pour la démocratie et nous entendions bien finir la lutte que nous avions commencée.

Qu'il s'agisse de planifier un mouvement non violent ou de faire un swing au golf, peu de choses comptent autant que le suivi. Naturellement, empêcher les coups d'État contre-révolutionnaires, installer un gouvernement démocratique, organiser des élections libres et construire des institutions durables est beaucoup moins sexy qu'affronter un dictateur enragé ou un maire facile à tourner en dérision avec une bruyante et joyeuse manifestation dans les rues d'une grande ville. Mais les mouvements qui veulent réussir doivent avoir la patience de continuer à bosser dur, même quand les projecteurs sont déjà braqués sur la grande histoire suivante.

Au bout de quinze ans sans Milosevic, mon pays est loin d'être Disneyland. Mais c'est encore une démocratie qui fonctionne correctement et qui reste malgré tout le pays pour lequel nous avons lutté à l'époque d'Otpor!. Et cela parce que nous avons su très tôt quel serait l'objectif final de notre mouvement et parce que nous avions une vision d'avenir qui définissait notre « œuf » de façon suffisamment claire. Nous exigeons une démocratie, un pays qui vive en paix avec ses voisins, et l'entrée dans l'Union européenne. Aujourd'hui, nous y sommes à peu près. Personne ne censure nos médias ni ne frappe les manifestants dans les rues de Belgrade, nous avons des relations cordiales avec nos anciens ennemis jurés, et nos politiciens s'emploient, sur le papier du moins, à faire entrer le pays dans l'Union européenne.

Tout cela parce que après la chute de Milosevic, les activistes serbes n'ont jamais cessé de livrer de petites batailles qu'ils pouvaient gagner. Mon ami et mentor, Zoran Djindjic, est devenu Premier ministre et s'est employé à défaire, fragment par fragment, l'arsenal législatif de l'époque de Milosevic. Djindjic a avancé à petits pas pour introduire une réforme après l'autre, bien conscient que tout gouvernement postrévolutionnaire est par nature extrêmement fragile. Il ne voulait donner à personne l'occasion de cueillir cette fleur à peine éclosée. Donc, s'il avança avec décision, il avança aussi avec lenteur. Comme en Égypte, beaucoup d'anciens fidèles du régime attendaient